

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 2

Artikel: La grippe en 1918 dans la 1re division
Autor: Audeoud, G.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340668>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVIII^e Année

N° 2

Février 1923

La grippe en 1918 dans la 1^{re} division.

Lorsque la grippe fit son apparition, par deux fois, parmi les troupes mobilisées en 1918, elle le fit avec une telle brusquerie et une telle violence qu'elle plaça le service de santé dans des conditions se rapprochant un peu de celles de la guerre. L'afflux des malades fut en effet aussi considérable et rapide que celui des blessés après une bataille. (Fig. 1, hors texte.)

Peut-être serait-il dommage de laisser disparaître dans l'oubli les quelques expériences que nous avons pu faire alors, et peut-être quelques-uns de nos camarades trouveront-ils de l'intérêt à savoir comment le service de santé de la 1^{re} division a cherché à lutter, dans ces heures tragiques, contre la redoutable invasion.

C'est pourquoi nous nous décidons à publier l'étude qui suit. Pour qu'un tel exposé soit utile, il faut naturellement qu'il ne cherche pas à masquer ce qui fut mal fait au profit de ce qui fut bien. Nous nous efforcerons de traiter notre sujet en toute objectivité et impartialité.

PREMIÈRE PÉRIODE

Chaque année la grippe avait fait une apparition plus ou moins discrète parmi les troupes mobilisées. Elle avait toujours passé pour une affection très bénigne, contre laquelle il n'y avait pas lieu de prendre des mesures particulières.

En 1918, dans la 1^{re} division, dont les troupes avaient mobilisé par détachements dès le début de janvier, ce fut à la cp. fus. II-10 que la dite maladie fit sa première apparition, aux Bois, dans le courant de mai ; elle revêtit sa forme

bénigne habituelle : 2 jours de fièvre, au lendemain desquels un homme un peu énergique reprenait son service sans aucun dommage. Le maximum des malades pour tout le R. I. 4 atteignit le 10 mai le chiffre de 39 malades. Il y eut 5 évacuations le 7 mai ; maximum pour une seule journée (à part les jours de démobilisation).

L'épidémie gagna les compagnies l'une après l'autre ; la IV-10 se contaminna à Tramelan où le bataillon se concentrat le 20 mai avant sa démobilisation. Il y eut, les deux jours de démobilisation, 24 évacuations, cas sans gravité, mais qui ne pouvaient être renvoyés à la maison pendant la période fébrile.

Ce fut donc une épidémie bénigne, avec faible moralité.

Au R. I. 4 succéda à la frontière, le R. I. Ldw. 38. La cp. II-124 stationne aux Bois dès le 25 mai, mais ne s'y contamine guère, puisque pour le régiment tout entier le nombre des malades journaliers, y compris les éclopés, oscille entre 3 et 15 jusqu'au 17 juin. Mais la situation va changer avec l'arrivée aux Bois, le 14 juin, de la cp. i. m. II-9, chez laquelle sévissait la grippe. En même temps, soit les 16 et 17 juin, les cp. III et IV-124 se concentrent aussi aux Bois : la grippe alors gagne le bat. 124.

En effet, du 17 au 20, le nombre des malades dans le régiment 38 passe de 20 à 91. Cependant l'épidémie se calme très rapidement ; dès le 28 elle était en forte décroissance ; elle ne présenta, pas plus qu'au R. I. 4, aucune gravité ; elle s'étendit un peu plus, mais ne fut pas plus dangereuse.

Il est intéressant de constater que ce ne furent évidemment pas les cantonnements du R. I. 4 infecté qui contaminèrent le R. I. 38, mais que seul le contact direct d'hommes grippés du R. I. M. 5 fit apparaître l'épidémie dans le régiment landwehrien.

Le R. I. M. 5 mobilisa sans grippe ; il eut passablement d'éclopés (52 malades à l'infirmerie le 28 mai, 23 évacuations le 27) ensuite des marches qu'il fit sur route pour se rendre à ses avant-postes. Puis le 1^{er} juin il arriva dans le vallon de St-Imier dans un état de fatigue assez marqué (bise persistante, poussière abondante, beaucoup de pieds blessés).

Dès le lendemain la grippe commença. Elle s'étendit de l'est à l'ouest en quelques jours dans le vallon de St-Imier, n'épargnant que la cp. mitr. II-5 à Renan.

On comptait 61 malades le 3 ; 81 le 8 ; 112 le 13 ; puis les malades diminuèrent rapidement. Il y eut relativement peu d'évacuations : le maximum fut de 12, le 14 juin.

Quelques cas subsistèrent isolés du 20 juin au 16 juillet ; la cp. II-8 à Chiètre notamment eut plusieurs grippés. Elle perdit son sergent-major, mort en congé. A la fin de juillet, la cp. mitr. II-5 transférée à Sonvilier, et épargnée jusque-là, de même que la cp. I-8, transférée à Bienne (milieu infecté) font une poussée de grippe ; le nombre des malades atteint 78 au régiment le 21 juillet, pour redescendre très rapidement.

Il y eut 2 décès au R. I. M. 5 ; ces 2 décès se sont produits chez des hommes *en congé* ; des autres cas un seul fut alarmant ; il s'agit d'un homme tombé malade durant la marche d'Aigle au Jura, évacué à Montbovon ; il s'est guéri.

Le R. I. M. 5 s'est donc contaminé à son arrivée dans le Jura au début de juin ; la maladie y fut encore relativement bénigne, quoiqu'elle prît déjà plus d'extension.

Ce fut à la fin de juin que, pour la première fois, l'épidémie prit très brusquement, un caractère de gravité, aux cp. parc II et III-1. Ces compagnies étaient attribuées au détachement des routes du Jura, et stationnaient à Tramelan, Berlincourt, Zwingen, Laufon et Delémont (la première localité seule dans le secteur de la 1^{re} division).

Il semble qu'à Tramelan ce fut la population civile qui transmit la maladie aux hommes de la cp. parc III-1. On peut se demander si la population civile elle-même n'avait pas été contaminée à son tour par le R. I. 4, qui avait stationné là un mois auparavant. Quoiqu'il en soit, en 4 jours, soit du 3 au 6 juillet, 5 sous-officiers ou soldats de la cp. parc stationnée à Tramelan décédèrent (4 à l'Hôpital de La Chaux-de-Fonds, un à celui de St-Imier). Du 29 juin au 3 juillet mouraient 4 sous-officiers ou soldats de la cp. parc II-1 (3 à Delémont, 1 à Lausanne). Ces 9 hommes décédèrent tous dans des hôpitaux.

La grippe s'était compliquée de phénomènes broncho-

pulmonaires et cardiaques ; l'épidémie bénigne s'était donc transformée et était devenue brusquement redoutable, en avançant dans l'été.

Jusque-là il n'y avait pas eu grande difficulté pour le service de santé ; on avait fait comme d'habitude ; les malades peu graves à l'infirmerie, la plupart du temps sur la paille, les malades plus sérieux évacués sur les hôpitaux les plus rapprochés.

Mais cela va changer du tout au tout avec le Centre d'instruction divisionnaire.

Ce C. I. D. avait groupé à Villeret, en bivouac, toutes les recrues de l'année du R. I. M. 6, pour parfaire leur instruction ; ces hommes étaient organisés en une compagnie d'exercice.

Du 22 au 30 juin le nombre des malades de cette unité oscilla autour de 20. 3 jours plus tard il est monté à 280, pour atteindre son maximum le 6, avec 320 malades. (Ce fut le lendemain, dimanche 7 juillet, jour sans trains, que le commandant de division rappela par téléphone le médecin de division, en congé régulier après avoir fait sa période de relève ; le médecin de division arriva à St-Imier le 8 par le premier train.)

Jusque-là, le médecin auquel avait été confié ce détachement ne s'était pas alarmé ; aidé d'un deuxième médecin et de quelques sous-officiers et soldats sanitaires, il avait suffi à la tâche ; les plus gravement malades avaient été évacués, les autres, restés sur la paille cependant, avaient été auscultés avec soin, beaucoup avaient été ventousés.

Mais le soir de ce dimanche 7 juillet, on se rendit compte que la situation devenait fâcheuse ; plusieurs grippés prenaient franchement mauvais aspect, et l'on reconnut qu'il fallait prendre de tout autres mesures ; il n'était plus possible de laisser des grippés sur la paille. On téléphona à tous les hôpitaux civils du voisinage : St-Imier, Chaux-de-Fonds, Le Locle et Neuchâtel, pour retenir les lits encore vacants ; il y en eut 31. Comment hospitaliser tous les autres cas ?

On décide de vider l'école de Villeret de la paille qui encombre ses salles, et on réquisitionne ce que l'on peut trouver de lits à Villeret et à St-Imier. Grâce à la bonne volonté du maire de St-Imier, on rassemble le soir même 7 samaritains

et infirmières bénévoles qui passent leur nuit à poser des ventouses. Toute la nuit d'ailleurs ce fut une activité intense : un officier de l'E. M. de la division recherche les lits disponibles à St-Imier ; les officiers du C. I. D., capitaine en tête, en bras de chemise, aidés de leurs hommes encore valides, sortent la paille de l'école, et charrient sur leur dos les lits au fur et à mesure qu'ils arrivent, les montent, et y transportent les malades ; les médecins soignent et dirigent tout le personnel militaire et civil ; des camions amènent les lits, l'auto sanitaire fait les évacuations.

Au matin du 8, 50 malades dorment dans des lits ; vers midi il y a 80 lits occupés, le soir 120 ; toute la paille a disparu.

L'hôpital de campagne était installé. Il fut ensuite complété et perfectionné ; il s'étendit sur d'autres bâtiments ; de nouvelles samaritaines et gardes bénévoles assurèrent un roulement régulier de jour et de nuit ; dès le 10 juillet la cp. san. m. VI-1 détache à Villeret un sous-officier candidat en médecine et 16 appointés et soldats sanitaires ; on fit venir quelques sœurs de Berne, et un certain nombre de lits de fer, par l'intermédiaire du médecin d'armée ; un quartier-maître assura l'administration de l'hôpital. (Le premier Q.-M. appelé tomba gravement malade le second jour ; un deuxième tint jusqu'à la fin du mois, puis fit à son tour une grippe sérieuse).

Le 9 juillet au matin survint le premier décès à Villeret ; le lendemain soir il y en avait déjà 10. Et les jours suivants les morts se succédèrent coup sur coup jusqu'au 16, où il y eut encore 6 décès. Alors, brusquement, la mortalité cessa presque complètement : il n'y eut plus qu'une seule mort, la 31^{me}, qui se produisit le 25 juillet. A ce moment le chiffre des malades était redescendu à 61 ; il tomba au-dessous de 20 le 1^{er} août.

* * *

Il nous faut maintenant revenir un peu en arrière pour voir ce qui s'était passé au Gr. Art. Camp. 4. Ce corps de troupes a présenté ceci de particulier qu'il a fait sa grippe en chevauchant sur les deux périodes de l'épidémie, la 1^{re} bénigne, la 2^{me} maligne.

Les batt. 17 et 18, à Noirmont et aux Breuleux ont fait la maladie dans la 1^{re} période, quoique dans la 4^{me} semaine de juin. Le maximum des malades fut enregistré le 25 juin, 56 malades, mais dans toute la période un peu active de la grippe il n'y a pas eu d'évacuations ; le personnel sanitaire organiquement restreint du groupe et les modestes ressources locales permettent de traiter convenablement les malades qui ne sont pas en danger.

La batt. 16 à Saignelégier reste indemne. Ce n'est que plus tard dans la 2^{me} semaine de juillet, que la grippe s'y manifesta. Mais alors, très brusquement, presque toute la batterie se trouva sur le flanc : le 12 on compte 32 malades au groupe ; le 18 il y en a plus de 100, presque tous de la batt. 16.

Or Saignelégier offre très peu de ressources ; il y a bien l'hôpital civil, mais il contenait déjà un grand nombre de malades de la 3^{me} division. Jusqu'au 14, les grippés furent, les plus légers, sur la paille de l'infirmerie, les plus malades dispersés dans des lits offerts par la population ou à l'hôpital civil, soignés là aussi par le médecin du groupe.

Dès le 15 de nouvelles mesures s'imposent ; on réquisitionne le bâtiment d'école ; on y place les quelques lits que l'on trouve encore dans la population civile. Le soir même on cherche à Noirmont 4 samaritaines demandées le matin par téléphone à Lausanne ; d'autres suivirent ; le 19 arrivèrent 20 lits de l'armée, complétés de 20 autres peu après.

Le premier décès à la batt. 16 survient le 19 ; il est suivi de 7 autres jusqu'au 25 ; dans le même temps meurent encore à Saignelégier 2 grippés des autres batteries du groupe :

Puis l'épidémie décroît rapidement, sans nouveau décès.

Là comme ailleurs les médecins soignèrent les malades avec un entier dévouement, trois tombèrent successivement malades dont l'un d'eux fut à deux doigts de la mort.

Les conditions locales ne nous permirent pas d'installer à Saignelégier une lessiverie pour l'hôpital, comme on le faisait partout ailleurs. La « Lessive de guerre » nous prêta son admirable concours, en se chargeant de tout ce travail. Les grandes

caisses pleines alternativement de linge à laver et de linge propre, firent bien des fois la navette entre Lausanne et Saignelégier.

* * *

Qu'on nous permette maintenant une digression.

Devant la brusquerie d'extension qu'avait prise la grippe, devant la succession rapide des premiers décès, l'opinion publique s'alarmea vivement. Les bruits les plus sinistres commencèrent très vite à courir, et l'on se rappelle avec quelle violence la presse attaqua le service de santé de l'armée. Dans la Suisse romande, où l'on fut cependant relativement plus modéré que dans la Suisse allémanique, peut-être avec quelque raison, les journaux, même parmi les plus sérieux accueillirent les lettres de protestation les plus extraordinaires. « Insuffisance du service sanitaire militaire », « coupable légèreté », « incurie et incapacité absolue du service sanitaire de notre armée entière » ; « le service sanitaire de l'armée fut absolument au-dessous de sa tâche ». « Une fois revêtus de l'uniforme, les plus intelligents de nos hommes... perdent toute initiative... chacun a croisé les bras... on attendait un bon pour acheter une pillule de désinfectant » etc., etc., telles sont les appréciations qu'on pouvait lire dans les meilleurs de nos journaux.

Divers médecins, parce qu'ils avaient été au front, ou aux colonies, ou pour quelque autre raison de même valeur, affirmaient aussi l'incapacité de leurs confrères mobilisés, et demandaient des sanctions. L'un d'eux écrivait que « le règlement militaire ne connaissant pas la grippe infectieuse, le service sanitaire n'a pris aucune mesure. » « Que, trop tard, lorsque les morts eurent crié au secours, on ait voulu réparer, en s'agitant plus qu'en agissant, c'est indéniable... »

Des gouvernements cantonaux même s'en mêlèrent, celui de Genève, dans un communiqué à la presse, affirmait que l'insuffisance du service sanitaire militaire avait « entraîné la mort de plusieurs soldats genevois ». Celui du Valais se plaignait de manquements graves du service de santé du régiment 6 ; le tout sans aucune enquête préalable, comme de juste.

Or, pendant ce temps, à cette attitude agitée de la presse et du public, l'attitude calme de nos soldats malades offrait un contraste réconfortant. Dans nos hôpitaux militaires, en effet, à Fribourg, à Villeret, à Saignelégier, partout, les malades se montraient confiants vis-à-vis de ceux qui les soignaient ; c'était avec un sourire qu'ils accueillaient le médecin. Ils étaient reconnaissants de la peine qu'on prenait pour eux, et savaient le témoigner ; même ceux qui, conscients de la gravité de leur état, sentaient la mort approcher, montraient un courage, une sérénité qui ont bien souvent impressionné ceux qui les assistaient.

Par la suite du reste le calme revint dans le public. Les enquêtes faites par les ordres du général et des Chambres fédérales démontrèrent ce qu'avait d'injuste, pour la 1^{re} division tout au moins, les attaques de la presse (fort curieuses à relire actuellement). Puis la population civile ayant fait sur elle-même la triste expérience de la grippe, et lui ayant payé son lourd tribut, comprit ce qu'était cette maladie.

Il est intéressant de constater que dans l'armée française on fut tout aussi impuissant que chez nous à l'enrayer. Dopter¹, Bassères², Voivenel et Martin³ nous parlent de la grippe qui s'étendit avec une grande brusquerie en deux vagues : La première, qui débuta fin avril au front N. E., à la III^{me} armée, fut bénigne ; la deuxième qui se développa à la fin d'août fut maligne. A fin mai, soit en un mois, il y avait déjà 25 400 cas signalés, avec 24 décès seulement. Mais dans le seul mois de septembre il y eut 24 282 cas avec 2124 décès ; octobre amena 75 719 cas avec 6017 décès. Et ces chiffres sont incomplets, car ils ne tiennent pas compte des nombreux permissionnaires. En tout, l'armée française eut en nombres ronds 200 000 cas avec 12 000 décès¹.

Tout comme chez nous, cette grippe apparut d'une façon tout à fait brusque et inattendue et se diffusa avec une rapidité foudroyante, causant beaucoup de soucis aux chefs qui voyaient fondre leurs effectifs.

¹ DOPTER. Les maladies infectieuses pendant la guerre.

² BASSÈRES. Le service de santé de la III^{me} armée.

³ VOIVENEL et MARTIN. La guerre des gaz.

FIG. 1.

Courbe journalière de tous les malades de toutes les troupes mobilisées de la 1^{re} division. A partir de juin, il n'y a, en effet, plus que des grippés.

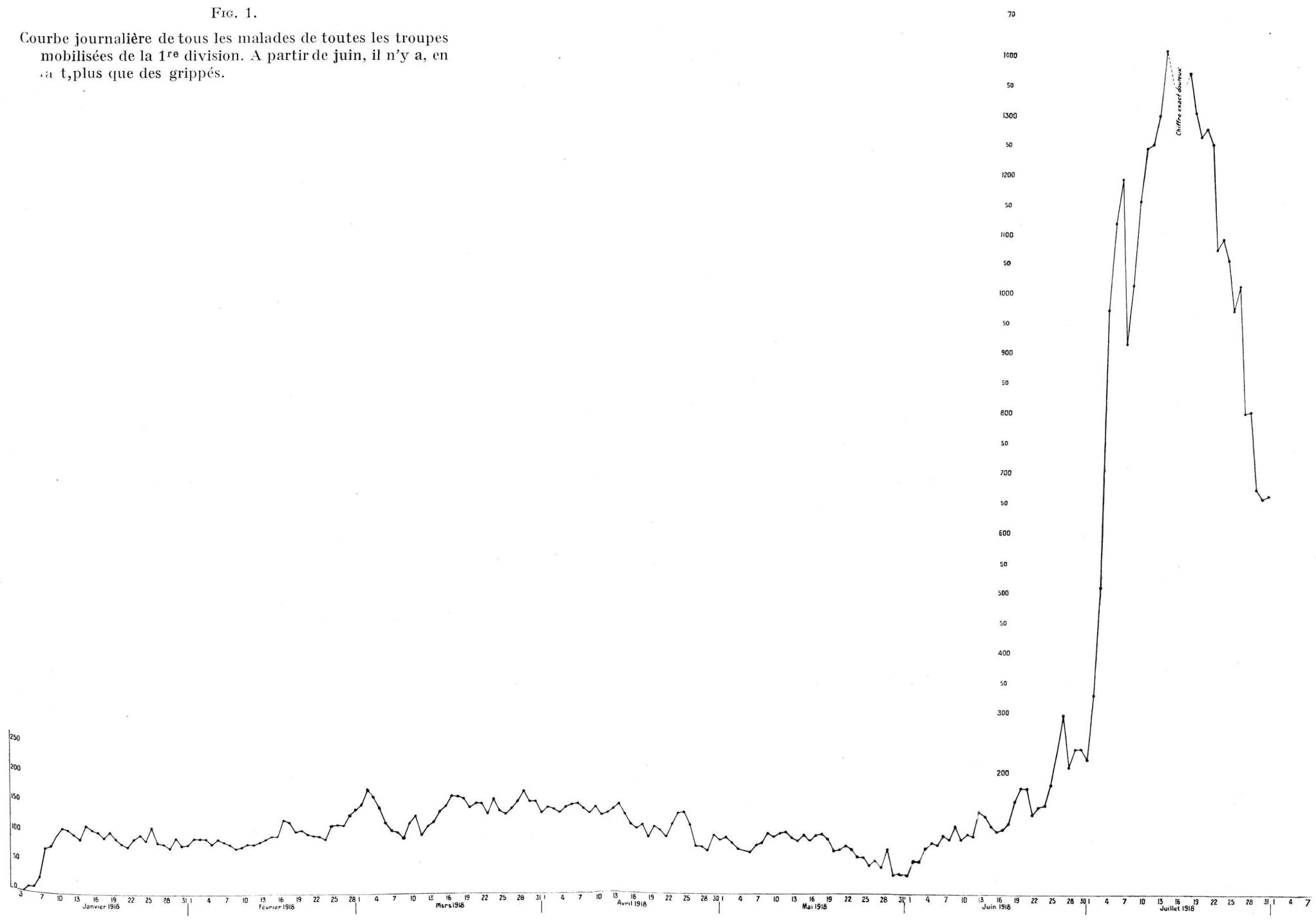
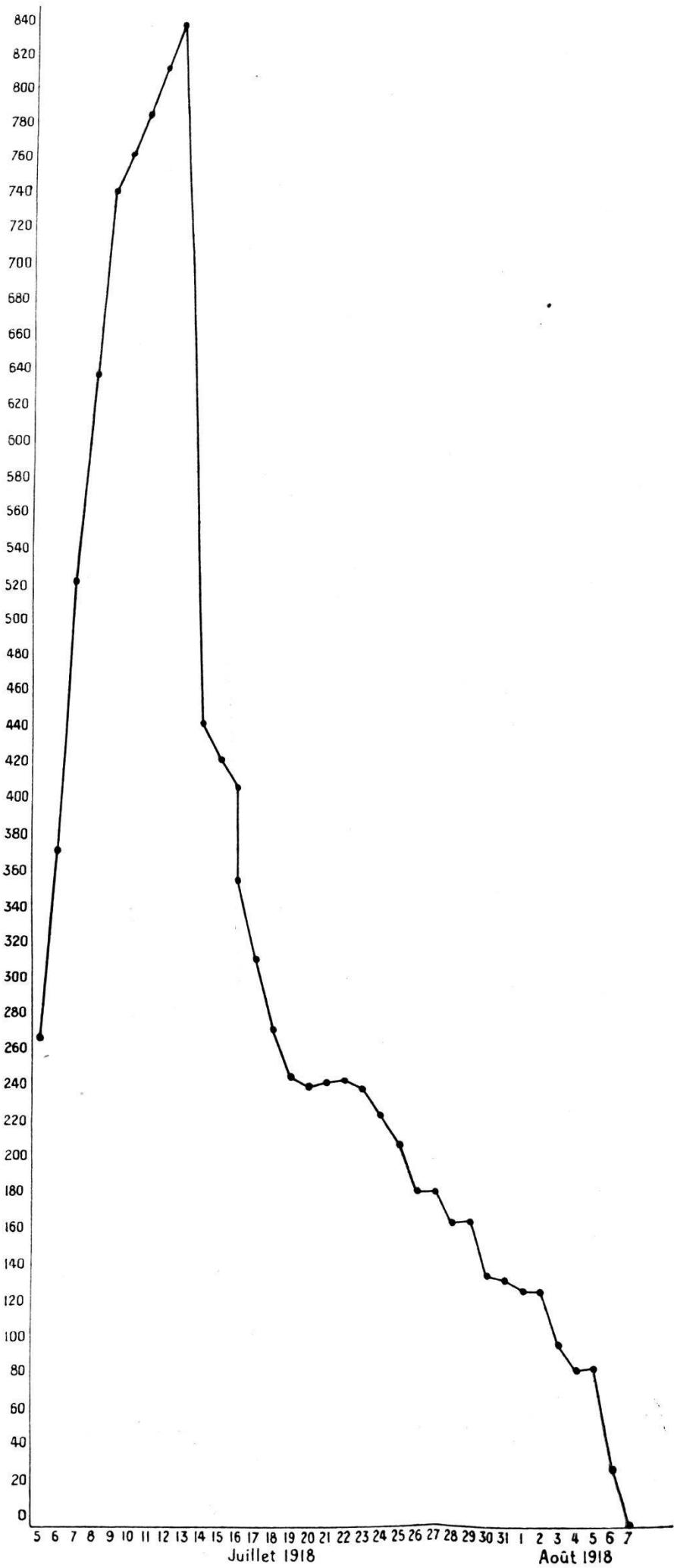


FIG. 3.

Hôpital de campagne Fribourg. Cp. san. mont. V/1.



* * *

Mais reprenons le récit de la grippe dans la 1^{re} division. A Bienne étaient stationnés des détachements de la Poste de campagne et du Gr. Subs. 1. Ces troupes commencèrent à ressentir les effets de la maladie à la fin de la première semaine de juillet. Le 6 juillet, on compte 9 malades pour ces 2 troupes ; le 12, il y en a 72. De nouveau nous constatons là le développement très brusque de la grippe. L'épidémie étant un peu tardive revêt rapidement un caractère de malignité. Du 12 au 20 se produisent 8 décès dans ces 2 détachements ; sans compter un postier parti légèrement grippé à la maison au début de juillet, et décédé chez lui le 5. Un homme du détachement des fourrages à Bienne y est décédé le 25 juillet dans d'assez curieuses circonstances. Il disposait d'une chambre et d'un lit chez l'habitant. Lorsqu'il devint malade, sa famille, ne lisant dans les journaux que des détails affreux sur l'incompétence et la négligence du service de santé, fit tout pour le faire échapper aux médecins militaires, danger public. Sa mère, sa fiancée et une garde vinrent le soigner, et réussirent à le cacher au service de santé jusqu'à la veille de sa mort. Le médecin de division ayant alors appris l'existence de ce malade, voulut lui rendre visite : il fut mis à la porte par la malheureuse mère, terrifiée à l'apparition d'un uniforme de médecin. Le malade était moribond ; le médecin de division n'insista pas et se retira.

La nuit du 8 au 9 juillet il y eut une émeute à Bienne ; on appela sur la place, durant cette nuit et le lendemain matin, le bat. inf. mont. 8 et les bat. fus. 40 et 89. De ce fait il y eut une augmentation très brusque des malades. D'autre part se trouvaient ainsi à Bienne des troupes des 1^{re} et 3^{me} divisions, et des troupes d'armée (boulanger), Toutes ces troupes de Bienne furent rattachées directement à l'armée. Le médecin de la 1^{re} division n'eut par conséquent plus d'ordres à donner. Ce ne fut que le 13 que, voyant le train des choses, il sollicita et obtint de Berne l'ordre d'assumer la direction du service de santé pour toutes les troupes stationnées dans la place. Cependant dès le 11, d'entente entre

les commandants de place (cdt. Br. Mont. 3 et cdt. pl. territ.) et le médecin de division 1, on avait décidé la création d'une infirmerie centrale qui fonctionna dès le 12 (fig. 2); elle débuta avec 73 malades, couchés sur la paille, dans le collège de la Plaenke. Ces malades avaient été sans soins la veille jusqu'au

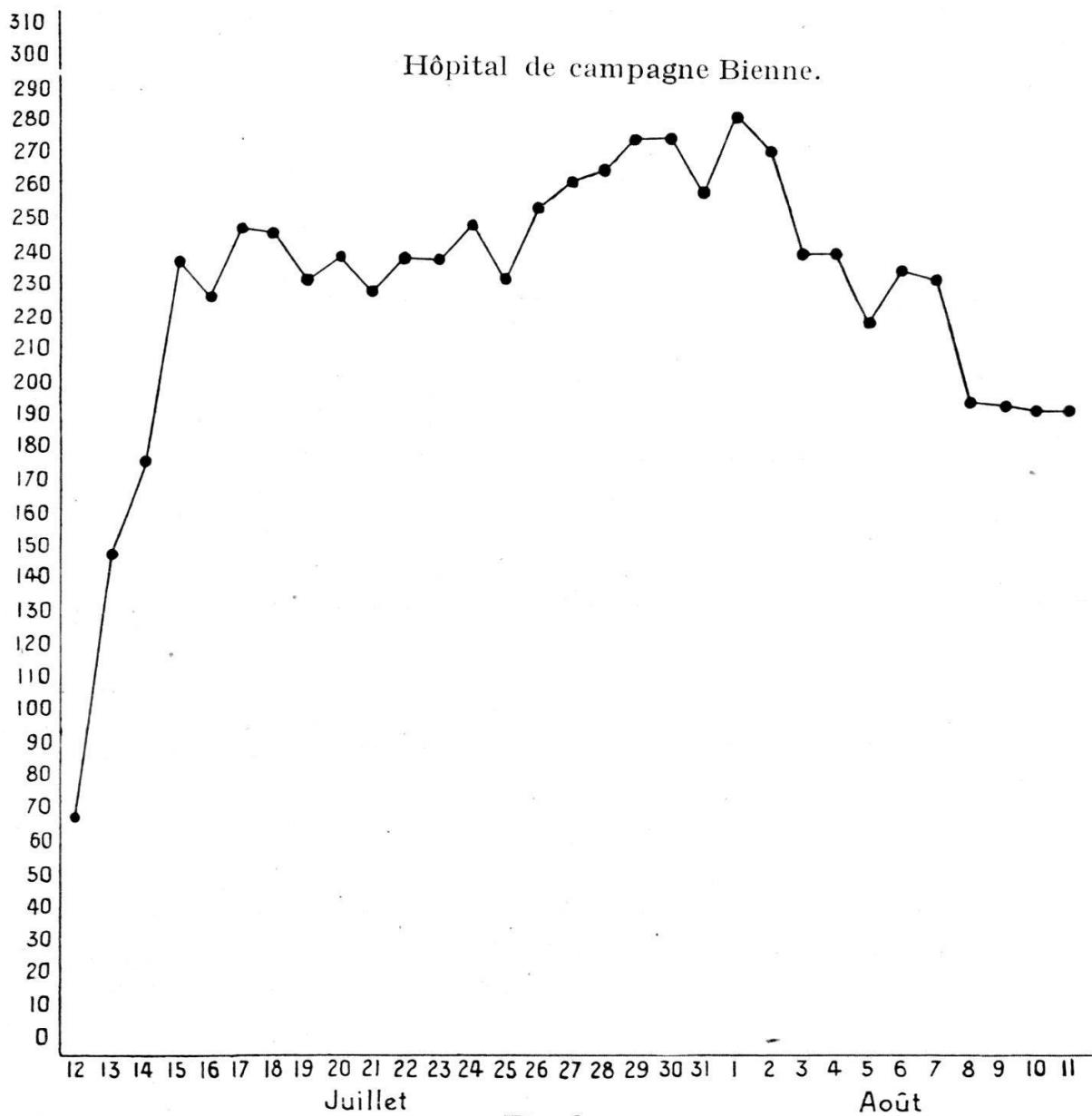


Fig. 2.

soir, moment où le médecin de la cp. i. m. II-8 les avait plus ou moins découverts. Il leur donna des soins pendant une bonne partie de la nuit. Il reçut l'ordre de diriger cette infirmerie centrale naissante.

Dès ce 12 au matin, des lits, réquisitionnés grâce à l'obli-

gence du commandant de place et du chef des samaritains, un sergent-major sanitaire, commencèrent à arriver en grand nombre à l'infirmerie. La population de Bienne ne fournit pas moins de 145 lits, en prêt, en 4 jours.

Mais l'infirmerie comptait déjà 242 malades le 15 juillet ; les grippés qui n'avaient pas de lits étaient au moins sur des matelas et dans des draps ; car dès le 14 il n'y en avait plus un seul sur la paille. Le 16 et le 18 arrivèrent de nombreux lits fournis par l'armée.

Cette infirmerie eut évidemment des débuts difficiles. Le médecin de la cp. II-8 n'eut d'abord comme personnel qu'un détachement de landsturm sanitaire, mobilisé par le médecin-chef territorial, puis quelques dames et samaritaines de bonne volonté de la localité. On lui adjoignit le 12 au soir 2 médecins civils des services complémentaires, puis le 13 au soir 2 aspirants médecins dont l'école venait d'être interrompue. Puis des dames de Bienne vinrent en grand nombre, et assumèrent les charges de la lingerie, des cuisines, du service des salles. Quelques sœurs de la Croix-rouge complétèrent le personnel auxiliaire de l'établissement.

Le cdt. Gr. San. Mont. 1 apporta dès le début le concours de son expérience à l'organisation de cette infirmerie. Car le médecin de la cp. II-8, fort jeune encore, et quoique d'un dévouement à toute épreuve, se trouvait quelque peu écrasé par la très lourde tâche.

Malheureusement déjà, le 16, le cdt. Gr. San. Mont. 1 tombait malade. Deux autres officiers mandés par téléphone ou télégramme pour le remplacer étaient malades à la maison. Le commandement de l'infirmerie fut alors confié au cdt. du dépôt de convalescents de Sonceboz, cdt. cp. san. m. VI-1 ; mais celui-ci était auprès de sa mère mourante. Il vint cependant le 20 juillet, entre le décès et l'inhumation de sa mère. Comme sur ces entrefaites il y avait moins de malades à Sonceboz, tant parmi les hommes du R. I. M. 6 que dans la cp. san. VI, il put faire venir une partie de son personnel à Bienne. Dès le 22 au matin il prenait personnellement le commandement de l'infirmerie, transformée en hôpital de campagne. Le 29, le cdt. de la cp. s'alitait et était remplacé à nouveau par le médecin de la cp. II-8. Le 1^{er} août, le premier adjoint du

médecin de division, qui avait terminé sa relève, fut mobilisé de nouveau par télégramme, et prit la direction de l'hôpital ; mais il eut lui aussi la fièvre dès le 13 août. L'adjudant du Gr. San. 1. lui succéda. Au reste, du 15 juillet au 12 août, cet hôpital eut 3 officiers du service de santé, 1 médecin civil, 57 hommes et 10 sœurs ou infirmières malades de la grippe, avec 2 décès : 1 soldat du service de santé et 1 sœur de Berne. Cet aperçu donne une idée des difficultés au milieu desquelles le service de santé dut se débattre pour mener à bien son travail.

Outre le soin des malades, qui n'était pas peu de chose en raison de la gravité du mal (il y eut de nombreux décès dans cet hôpital, tant de la 1^{re} que de la 3^e division), la tâche administrative était énorme. Au début, le personnel très restreint n'avait pu faire qu'une chose : soigner les malades, négligeant forcément tout le côté purement administratif. Les malades arrivés en masse, la plupart du temps sans feuille de route, n'avaient pu être réceptionnés ; leurs effets étaient entassés pêle-mêle, et la simple organisation du vestiaire fut déjà une très grosse affaire. La tâche d'une cp. san. qui reprend un pareil service non organisé et en plein fonctionnement est naturellement infiniment plus compliquée que celle d'une unité sanitaire qui peut organiser elle-même tout l'hôpital dès le début.

Pendant tout ce temps, chose curieuse, le détachement d'Ipsach (200 Valaisans soupçonnés d'avoir été en contact avec des typhiques et mis en quarantaine de ce fait) faisait à 2 km. de Bienne une grippe des plus paisibles. Pas de gros afflux de malades, pas de cas graves, sauf un qui du reste guérit. L'épidémie garda son aspect bénin jusqu'à la dislocation du détachement, alors même que les malades restassent couchés sur la paille, et plus tard sur des paillasses.

Le R. I. mont. 6, mobilisé le 24 juin, a fait sa grippe en dehors du secteur de la division.

Les premiers cas ont éclaté dès la mobilisation au Bat. 11. Le Gr. Art. Fort. 4 avait des troupes en pleine épidémie de grippe à Orsières et Trient, paraît-il. Les hommes d'Orsières du Bat. 11 furent les premiers pris, semble-t-il. Très rapidement l'épidémie prit une extension considérable.

Le régiment avait 14 malades le 26 ; le 1^{er} juillet 88 ; le 4 juillet 570 ; le maximum fut atteint le 13 avec 953 malades (tout le régiment combiné, avec Sonceboz).

Le régiment devait se rendre par route d'Aigle au Jura. Les malades d'avant Château-d'Oex furent groupés à Aigle aux soins de la cp. san. VI-1 ; ceux d'après Château-d'Oex furent envoyés directement à Sonceboz dans une infirmerie centrale préparée par les soins du bureau du médecin de division. Mais à Fribourg le régiment s'arrête, le 4 juillet, immobilisé par l'épidémie.

La cp. san. m. V-1 reçut, cet après-midi même, l'ordre de s'installer en infirmerie régimentaire. 1 $\frac{1}{4}$ h. après son arrivée à Fribourg elle était prête à fonctionner et hospitalisa d'emblée 275 malades. Ce nombre monta à 843 le 13, journée du maximum. Ce jour-là aussi la cp. elle-même avait 52 malades, soit près de la moitié de son effectif. (Fig. 3, hors texte.)

Cette infirmerie régimentaire, ou plutôt cet hôpital de campagne, s'installa d'abord dans la caserne. Le Bat. 11 qui en occupait deux étages libéra le 4^e le soir même, le 5^e le lendemain matin 5 juillet. Ce matin-là, deux salles de la caserne occupées par des déserteurs russes furent aussi libérées. Le 8 juillet, le cdt. cp. san. mont. V-I réquisitionna encore l'école de la Neuveville, la caserne étant devenue trop petite. 160 malades y furent couchés le jour même.

Un personnel auxiliaire assez nombreux vint renforcer la cp. san. ; il fut constitué surtout par des sœurs d'Ingenbohl, qui ont été remarquables, et par des infirmières de la Source.

Un matériel considérable fut utilisé là : plus de 3000 draps de lits, 300 crachoirs, 135 thermomètres, etc.

Une semaine après l'installation de l'hôpital, la grippe était en forte décroissance ; il n'y avait plus que 248 malades à Fribourg. Le 7 août l'infirmerie put être fermée. Le 10 la compagnie sanitaire était transportée à l'E. S. E. de Soleure pour y reprendre d'autres malades.

Malgré le fait que le régiment eût été atteint en pleine marche, la maladie y a évolué d'une façon passablement bénigne ; sur les 1337 malades soignés à Fribourg et à Sonceboz,

il n'y eut que 4 décès, dont un à l'infirmerie, et 3 à l'hôpital civil, soit 0,3 %

Quant à l'infirmerie de Sonceboz, elle n'eut qu'un décès. Quelques autres malades parurent très mal un moment, mais ils se rétablirent tous.

Cette infirmerie, ne recevant plus de nouveaux cas les premiers temps, se transforma tout naturellement peu à peu en dépôt de convalescents. C'est en cette qualité qu'elle fonctionnait encore à la fin d'août. Elle a reçu les convalescents de Villeret et ceux de la 1^{re} division à Bienne. 2 lieutenants d'infanterie y furent attachés pour reprendre peu à peu les hommes en main ; cela s'est fait sous surveillance médicale, très modérément d'abord, puis plus sérieusement ensuite, au fur et à mesure que les forces revenaient aux convalescents, qui furent nourris très copieusement.

* * *

Et maintenant quelques généralités.

A cette époque les restrictions alimentaires étaient en pleine activité ; elles gênaient aussi les troupes mobilisées. Or il devint très évident qu'il fallait corser la nourriture soit des bien portants, pour augmenter leur force de résistance, soit surtout des convalescents. Le Commissariat fédéral des guerres nous vint en aide, mais au compte-gouttes seulement, par l'allocation supplémentaire de 15 centimes par jour et par homme, pendant 20 jours : ce n'était pas de quoi faire grand' chose. Heureusement que la population civile nous secourut abondamment : d'abord les gouvernements vaudois et valaisan, auxquels le cdt. de la 1^{re} division s'était adressé, nous envoyèrent entre autres du beurre, denrée précieuse alors, par énormes quantités ; les particuliers, surtout des cantons de Vaud et Genève, nous envoyèrent aussi beaucoup de denrées éminemment utiles pour des convalescents : œufs, confitures, miel, fruits etc. Une maison valaisanne nous adressa 150 kg. de confiture.

En plus, le Don national, auquel avaient fait appel le cdt. et le chef d'E. M. de la 1^{re} division nous envoya immédiatement une forte somme.

De cette façon nous pûmes faire largement les choses au point de vue nourriture.

Les dons en lingerie ont été abondants aussi, venant des cantons de Vaud, Genève, et de la ville de Bienne : chemises, caleçons, mouchoirs, draps de lits, coussins etc. etc. Une maison vaudoise nous a donné 520 chemises.

Quant à la maladie elle-même, tout le monde la connaît. Il n'y a donc pas lieu de s'y attarder ici. Ce sont surtout les complications pulmonaires qui ont fait des victimes ; puis les complications rénales (albuminurie).

La mortalité par rapport à l'effectif total des troupes mobilisées de la 1^{re} Division a été d'environ 1,10 %. La mortalité par rapport au nombre total des malades au 31 juillet a été de 2,15 % environ ; c'est donc une mortalité relativement faible ; mais nous avons vu que les premières troupes avaient eu une grippe bénigne, ce qui abaisse beaucoup le taux général de mortalité.

Il y eut 82 décès à la 1^{re} Division, y compris les 10 décès des cp. parc. II et III-1.

(*A suivre.*)

A.

